

Sorin par lui-même

dialogue avec l'artiste à propos de Nantes : projets d'artistes (2000)

Dans le cadre d'une journée d'animation pédagogique qui s'est tenue le 22 octobre 2008 au lycée La Herdrie à Basse-Goulaine, les professeurs de lycée de l'Académie de Nantes enseignant en option facultative ont rencontré pendant deux heures Pierrick Sorin et ont pu échanger avec lui autour de son travail et de l'œuvre Nantes : projets d'artistes figurant au programme du baccalauréat à partir de cette année. Le texte ci-dessous reprend une partie des propos tenus par l'artiste lors de cette rencontre.

« D'abord, je vous remercie de me remercier d'être là aujourd'hui. Il me semble que c'est normal que je réponde à cette invitation et je dois dire que je trouve cela plutôt bien que ce film Nantes : projets d'artistes puisse circuler dans les écoles. Même s'il circule avec une petite modification, une petite censure que j'ai acceptée assez volontiers parce que je ne suis pas pour donner des bâtons pour se faire battre : s'il faut juste cacher un peu un sexe pour que le film puisse passer dans les écoles, cela ne me choque pas plus que ça. Et puis, c'est valorisant pour moi de savoir que les élèves vont étudier ce film, et comme l'Education Nationale me rémunère des droits d'auteur pour cette diffusion, j'ai toutes les raisons, en dehors des raisons citoyennes, de collaborer. D'ailleurs, c'est un des films que j'ai fait qui a eu le plus de succès, avec Les Réveils, les autofilmages de 1988, et avec aussi Pierrick et Jean-Loup, qui est une commande de Bernard Rapp pour France 3 : cela devait devenir une sorte de série en 50 épisodes mais finalement il n'y en a eu que 4 parce que l'émission a été supprimée.

Pour revenir à Nantes : projets d'artistes, le film circule toujours pas mal. Il est traduit dans plusieurs langues, il va l'être au Brésil l'année prochaine, et il a été diffusé sur une télé finlandaise il n'y a pas très longtemps... C'est vrai que je n'aime pas forcément tout ce que j'ai fait, en tous cas de manière égale, mais ce film là je l'aime bien et cela tombe bien que ce soit lui qui soit au programme...

Genèse du projet

Je veux dire un mot de la genèse de ce film. S'agit-il d'un court métrage, d'un moyen métrage ? D'un point de vue technique, je crois qu'on appelle ça un moyen métrage quand cela dépasse 20 minutes... Qu'importe. Je l'ai fait dans ce format de 26 minutes parce que c'est un format classique des reportages ou documentaires à la télévision : 13, 26, 52 minutes... Et comme le film se présente comme une forme de reportage télévisuel, il fallait qu'il rentre dans les formats temporels de la télévision.

Ce qu'il faut savoir, c'est qu'il s'agit d'une commande. Pour moi, ce n'est pas très original, car en fait, depuis 1988 et les premiers petits films diffusés à la télévision qui ont eu un peu de succès, je n'ai pratiquement fait que du travail de commande... Je n'ai quasiment plus fait une chose en me disant : tiens, je vais faire un truc... Il y a toujours au départ une forme de commande, en général très libre, tout au plus on m'indique un thème, un budget et un délai à respecter. Cela peut avoir son importance de savoir cela, qu'un artiste n'est pas forcément quelqu'un qui fait ce qu'il a envie de faire, de manière totalement libre. Souvent, si cela marche un peu pour lui, il est « contraint » par des budgets et des délais à respecter, voire par des thèmes, mais cela ne l'empêche pas d'avoir une expression personnelle d'artiste, un discours à défendre...

Ce film résulte donc d'une commande de la ville de Nantes, faite en 1999 ou 2000, avec un thème lié je crois à l'année Jules Verne : les mondes inventés. Cela m'a fait partir sur des projets d'œuvres fictionnelles, et travailler sur l'idée de la ville réinventée à travers des interventions d'artistes fictifs. En fait, ce que l'on me demandait, c'était plutôt de réaliser une œuvre du type installation-vidéo ou quelque chose qui aurait pu trouver sa place dans un musée. Mais cela m'intéressait davantage de réaliser les choses de manière fictive parce qu'à partir du moment où on s'investit dans la fiction, on ne s'investit pas vraiment dans le réel de manière pragmatique, on a au fond beaucoup plus de liberté. J'avais eu précédemment une commande de la ville de Carcassonne et j'avais proposé à cette ville, qui est un lieu très touristique, de faire non pas une installation mais une cassette vidéo qui serait une sorte de faux projet, vendue dans les boutiques de souvenirs, et qui ferait croire qu'un certain nombre d'œuvres ont été réalisées dans la cité mais en fait ce serait totalement bidon, totalement fictif : les gens repartiraient avec cette cassette sans trop savoir si les projets qu'elle présente sont réels ou pas. Mais la ville de Carcassonne n'a pas été intéressée, ils voulaient vraiment une œuvre dans le château de la ville. J'ai donc

ressorti mon idée pour Nantes quand m'a été faite cette proposition et là ils ont été tout de suite d'accord. L'idée, c'était bien de faire un film qui ne serait pas destiné à être montré dans un musée mais qu'on aurait plutôt trouvé dans une boutique de souvenirs, ce qui crée une sorte d'ambiguïté sur le statut réel ou non des œuvres. J'aime bien travailler sur des situations où l'on ne sait pas trop si c'est vrai ou faux, être un peu dans le flou... Cela m'intéresse.

Un film d'artiste ?

Je me suis dit : je vais faire un film qui montre de faux projets et, au départ, je pensais faire intervenir des acteurs pour jouer le rôle des différents artistes, ce qui aurait été quelque peu différent de ma pratique d'autofilmage. Et puis, le temps passant, j'ai progressivement changé d'avis. Le budget n'était pas énorme ; trouver des acteurs c'est long et contraignant ; et moi je ne suis pas très à l'aise (je suis fils unique, historiquement) avec le fait de diriger les autres. Progressivement, je me suis dit que je pouvais faire les personnages masculins moi-même... et puis faire les femmes aussi, cela me simplifierait la vie... Et je crois que j'ai bien fait. Que le même individu fasse tout donne au film sa personnalité, son unité.

D'ailleurs, c'est peut-être ce qui fait basculer le film dans le champ de l'art : on n'est pas dans l'économie de production d'un film normal avec des équipes, des acteurs, etc, mais bien dans l'attitude, la posture de l'artiste ou de l'écrivain : quelqu'un qui fait quelque chose un peu seul et dont la pensée n'est pas du tout détournée par des interactions avec d'autres individus. Bien sûr, au générique figurent d'autres noms parce que évidemment je ne l'ai pas fait tout seul ce film. Comme je devais tourner dans la rue, j'avais besoin d'un cadreur, et aussi de quelqu'un pour me maquiller : pour faire les hommes, je me débrouille à peu près tout seul mais pour faire les femmes, c'est un petit peu plus subtil... De même, c'était un des premiers films que je faisais en utilisant les technologies numériques, que je ne maîtrisais pas, donc j'avais besoin également d'un monteur... Mais cela reste tout de même un film très individuel dans sa production et sa réalisation : l'écriture du scénario, le fait de jouer tous les rôles, le montage aussi (car c'est moi qui ai fait le montage, à part les effets spéciaux). En ce sens-là, il s'agit bien d'un film d'artiste et non de réalisateur.

Intention et sens de l'œuvre

Quant à savoir ce que j'ai voulu dire ou raconter avec ce film, c'est un peu ambigu. Ambigu, je crois, quand on le voit et ambigu aussi pour moi. J'ai souvent des idées de projets artistiques qui m'attirent mais que j'aurais tendance à ne pas réaliser parce que trop compliqués à faire, ou trop ringards, ou trop spectaculaires, pas assez conceptuels peut-être... C'est vrai que j'ai étudié à l'école des Beaux-Arts à une époque où on était encore – je ne sais pas comment c'est maintenant – plutôt conceptuel et où la notion de spectaculaire et d'esthétique n'était pas forcément bien vue. Faire le film ainsi comme une fiction, faire les projets comme s'il s'agissait de projets d'artistes... Même s'ils sont peut-être un peu risibles, c'est une manière de faire dans l'esthétisme et le spectaculaire tout en disant : « ce n'est pas moi, ce sont les autres ! ».

J'avais aussi envie de me moquer gentiment d'un discours artistique et d'un discours journalistique qui sont souvent un peu convenus. Ma motivation était donc un mélange de tout cela : donner forme à des œuvres que j'avais peut-être envie de faire mais que je n'osais pas vraiment réaliser, me moquer gentiment aussi... Je ne sais pas exactement en fait... Il y a des artistes qui ont un discours très clair sur ce qu'ils font, d'autres pas du tout. Moi, je suis un peu entre les deux, j'ai des idées mais...

Technologies numériques

Le film a aussi été influencé par les évolutions technologiques de la vidéo. On ne fait jamais vraiment les choses totalement librement. On est dans une histoire qui passe par l'évolution scientifique et technique. Quelques années avant, dix ans plus tôt peut-être, cela aurait été difficilement imaginable de réaliser les effets spéciaux qui sont dans ce film. Ce sont des effets que j'aime bien d'ailleurs parce qu'on ne les voit pas trop : la preuve, c'est qu'il y a des gens qui croient réellement à la véracité des œuvres présentées dans ce film. Pour l'anecdote, des parisiens sont venus à Nantes et se sont plaints au syndicat d'initiative parce qu'ils n'avaient pas vu les œuvres dans la ville ! Le but initial au fond, c'était vraiment cela, même si cela a été un peu détourné parce que finalement le film n'a pas été proposé dans les syndicats d'initiative ou les boutiques et qu'il a été présenté comme une œuvre au musée des Beaux-Arts de Nantes. Si j'avais voulu vraiment rester

dans la logique de mon idée de départ, j'aurais dû refuser qu'il soit diffusé dans un musée et exiger qu'il ne soit montré que dans les boutiques de souvenirs, qu'il ne circule qu'ainsi : les gens qui auraient été au courant seraient venu le chercher volontairement et beaucoup d'autres seraient tombés dessus par hasard... Alors que là, finalement, ce sont les gens du milieu culturel, ceux qui vont au musée, qui le découvrent...

Pour revenir aux effets, il est donc probable que quelques années plus tôt, je ne les aurais pas faits car, pour qu'ils ne se voient pas trop, il aurait fallu des budgets très importants, des machines qui auraient coûté très cher, etc. Avec l'avènement du numérique, on peut réaliser ces effets avec des sommes presque ridicules. A une époque, pour avoir un studio qui permette de faire à peu près ce genre de choses, il fallait 1 million de francs, alors que là, avec 50 000 francs, on avait tout l'équipement qu'il fallait : cela fait une différence énorme. Pour autant, il y a bien, en amont, un travail d'écriture, un vrai discours : les effets ou les incrustations sont uniquement au service d'une idée narrative et d'un contenu.

Mode de présentation du film

Comme je le disais, la projection au musée n'est pas forcément en accord avec l'idée du film, puisqu'il s'agit d'un (faux) reportage, d'une émission télévisuelle. Ainsi, le mode de présentation naturel serait plutôt l'écran de télé. La première fois où il a été montré, le film était projeté parce qu'il y avait 300 ou 400 personnes. Par la suite, il était présenté sur un grand écran dans la « salle blanche », au musée.

Mais, au fond, il n'y a pas véritablement de problème : diffuser sur moniteur, projeter sur écran... Il n'y a pas du tout ici de notion d'installation. Effectivement, le plus juste pour le montrer, c'est sans doute sur un moniteur.

L'original, la copie

La notion de « master » en vidéo, je ne sais plus trop ce qu'elle recouvre actuellement. Avant, les choses étaient claires : il y avait un premier montage sur une bande-vidéo analogique et il s'agissait ensuite, pour la multiplier, de copier cette bande. Avec la

meilleure qualité de transfert possible, cela restait la copie d'une bande originale. Mais aujourd'hui la notion de copie n'existe plus puisqu'on part d'un fichier numérique qui est virtuel. Il existe chez moi un disque dur dans lequel se trouvent tous les fichiers : pour moi, ce serait cela l'« original ». Mais il n'est pas lisible tant que l'on ne l'a pas mis sur un logiciel qui va le décoder, etc... Ainsi, difficile de parler de « master » ... Souvent, on fait une première copie numérique sur bande en disant que c'est le « master » mais si on en fait une deuxième, elle aura exactement la même qualité : cela relève purement d'une décision intellectuelle qui n'a pas de réalité scientifique...

La propriété de l'œuvre

Il y a eu un très très vague contrat avec la ville de Nantes... C'est ce qui fait à la fois le charme et les limites du monde de l'art : souvent, les contrats sont assez flous, les gens n'ont pas les services juridiques suffisamment pointus pour faire les contrats, etc... Il y a donc beaucoup de vide à ce niveau... Ainsi, pour *Nantes : projets d'artistes*, c'est la notion d'auteur qui prévaut puisque je n'ai jamais signé quoique ce soit qui stipule que le film appartienne à la ville. Le film m'appartient. Par contre, la ville a un certain nombre de copies – mille copies peut-être ... ? – qui sont à elle, qu'elle peut vendre sans rien me demander. Mais elle n'a pas le droit d'organiser une diffusion payante par exemple sans passer un accord avec moi. D'ailleurs, quand l'Education Nationale s'est intéressée à ce film pour le proposer au programme du bac, ils ne se sont pas du tout adressés à la ville de Nantes mais à moi. C'est sûr : la ville pourrait peut-être dire tout à coup qu'elle avait mis un budget à l'époque – autour de 300 000 francs je crois – pour que le film soit réalisé et réclamer quelque chose... Mais le but pour eux n'était pas de faire de l'argent mais de permettre à un objet d'exister...

Les artistes de *Nantes : projets d'artistes*

Il n'y a pas sciemment l'idée de proposer une typologie précise de différentes pratiques artistiques contemporaines. On voit effectivement différents types d'artistes, mais cela est

venu de manière assez intuitive : j'ai laissé venir ce qui me venait de ma petite culture artistique (qui n'est vraiment pas très développée, faute de temps surtout) mais sans aucune volonté d'analyse un peu sérieuse de l'art aujourd'hui, les différentes familles, tendances... C'est vraiment venu comme ça, assez naturellement. Au départ, j'avais une liste d'artistes un peu plus importante... Je devais en avoir une dizaine et, finalement, j'en fait que sept parce que j'ai senti que cela pourrait devenir un peu trop répétitif à la longue : on montre l'artiste, on présente le projet, etc.... Il y avait le risque que cela devienne ennuyeux au bout d'un certain temps... Et il y a toujours la magie des chiffres : cinq, c'est un peu juste, sept, c'est mieux... J'en ai donc éliminé quelques uns. Il y a avait par exemple une histoire de nuages qui se transformaient... D'autre part, la question du budget et du temps à consacrer rentrent en ligne de compte dans ce type de choix. J'essaie de donner un minimum de matière au gens, de pas faire un tout petit truc que l'on voit en deux secondes, mais il ne faut pas non plus que je m'embarque dans quelque chose de trop long, c'est pas possible, j'ai d'autres choses à faire aussi...

Sur les projets d'artistes présentés, je disais tout à l'heure que j'avais un peu un rapport ambigu... Le projet sur la Tour Bretagne, par exemple, n'est pas celui que je trouve le plus intéressant parce qu'il a un peu un côté Jean-Michel Jarre comme ça... Néanmoins, si on me le proposait, je ne la transformerais pas en aquarium (c'est un peu compliqué !) mais l'idée des projections géantes sur la Tour Bretagne, ça m'intéresse... D'ailleurs, je vais faire prochainement une grande exposition à Nantes au Lieu Unique, prévue pour l'été 2010, et à cette occasion je vais demander si on ne peut pas faire une projection géante sur la Tour Bretagne avec simplement des grosses dégoulinures de peinture... C'est assez ringard, c'est très rétinien ! Mais pour l'avoir expérimenté vite fait mal fait à Paris, j'ai vu qu'il y avait quand même une intensité poétique, c'est plutôt pas mal... Surtout qu'on ferait cela en direct, ce ne serait pas un film projeté, c'est-à-dire qu'il y aurait des gens avec des trucs de peinture comme dans les écoles maternelles... qui dégoulinent bien... J'ai un peu travaillé le procédé, j'arrive à des trucs maintenant qui sont... très jolis...!

Je ne suis pas peintre mais j'ai une attirance assez forte pour la peinture, même si je dis qu'en fait, ce qui m'intéresse vraiment, ce serait plutôt d'écrire un roman ou un long métrage... Mais peut-être encore plus un roman ou un livre pour être complètement dégagé du quotidien, de toute cette technique qui nous embête quand on essaie de faire quelque chose... Quand on écrit, j'ai l'impression que l'on a une liberté que l'on a pas... même quand on peint...

Un autoportrait ?

Pour revenir aux sept artistes, celui que je préfère en fait, c'est Pierrick Sorin... Je le préfère parce que son projet est très cinématographique. Il se réfère à l'histoire du cinéma, aux premières animations de l'image. Et puis, il y a un petit peu de perversité (ce n'est pas par hasard que c'est celui-là qui a été - entre guillemets – censuré). Et les autres artistes, ce sont plutôt des autres moi-mêmes qui s'expriment moins, des Pierrick Sorin plus esthétisants...

Dans ce sens-là, on pourrait peut-être parler d'autoportrait... Même si c'est involontairement, puisqu'au départ, il n'y avait pas du tout cette idée-là, je voulais même faire jouer des gens. Mais c'est vrai, on peut aussi voir ce film comme un autoportrait multi-facettes : il y a les références à la peinture, les dégoulinures, il y a les hologrammes, le cinéma... Il y a la goutte d'eau comme une sorte de sculpture et c'est vrai que j'ai été tenté aussi par la sculpture. Mais peut-être aussi que toute forme d'expression artistique est toujours une sorte d'autoportrait et que là c'est encore plus flagrant...

Les différentes phases du travail

Etre devant la caméra n'est pas forcément le moment que je préfère... Dans la pratique artistique, ce qui m'intéresse, c'est plutôt l'amont et l'aval du projet. Le moment où on cherche l'idée – et où on la trouve de préférence... Et aussi la fin, comme le moment du montage parce que ce sont des phases où on est relativement détaché des contraintes techniques et des contraintes du réel, où il n'y a pas tout ce poids, même physique, de la caméra à porter par exemple. La pensée peut s'exprimer de manière un petit peu plus noble dans ces moments-là. J'adore griffonner, faire le story-board, ou faire le montage d'un film. Par contre, les moments où je joue et suis devant la caméra, ce sont plutôt des moments obligés... Surtout quand il faut se maquiller et cætera... Vraiment, si ce temps de la fabrication pouvait ne pas exister et que cela se fasse un peu tout seul, ce serait bien.

Heureusement, ce temps du tournage va en général assez vite, parce que je ne joue que des choses que je sais faire. Je ne joue pas des grandes tirades d'amour ou des gens très méchants, ce sont des choses que je ne sais pas très bien faire. Mais les trucs du quotidien que tout le monde vit, j'y arrive... Pour créer les personnages, c'est assez intuitif... Je détermine juste peut-être les vêtements, je me dis : « je vais lui mettre les cheveux comme ça », puis une fois que j'ai les cheveux et les vêtements, le reste vient avec... Par contre, pour le texte, je travaille souvent de manière très écrite. Je fais le storyboard avec tout le texte écrit à côté. Je peux éventuellement m'autoriser à faire quelques petits dérapages pour que cela apparaisse plus spontané, mais en général c'est vraiment très écrit, à tel point que je sais à l'avance que le film va durer 27'15"... Mais durant le tournage, cela ne se voit pas. : les gens qui travaillaient avec moi ont été assez surpris quand ils ont vu le film fini, ils me disaient qu'ils avaient l'impression pendant tout le tournage que je faisais n'importe quoi, que je ne savais pas où j'allais... C'est vrai que j'ai l'air très hésitant mais en fait j'ai un petit carnet où tout est prévu... Finalement, je me méfie beaucoup de l'imprévu, et des moments liés à l'affectivité. Je ne travaille pas de manière très émotive : il y a une émotion au départ, puis à partir de cela je construis une idée et après je suis assez ... stalinien ! Bien sûr, si quelque chose se présente et que j'ai la certitude que cela ne va pas casser la cohérence de l'ensemble, je vais le prendre... mais c'est assez rare. C'est pour ces raisons que j'aime bien travailler seul, parce que quand on est à deux, il y a des tas de phénomènes affectifs qui se passent, qu'on ne comprend pas très bien et qu'on ne maîtrise pas, et on risque de partir... un peu n'importe où.

Le bricolage

Ce n'est pas souhaité mais c'est assez inéluctable que le côté bricolage soit moins présent dans mon travail. Il y a une évolution des progrès techniques dont on se sert évidemment. Ce serait contre-nature de refuser toutes ces possibilités nouvelles. A moins de rester enfermé dans un placard toute sa vie, on apprend des choses, on avance, les formes évoluent naturellement. Il y a certes de moins en moins de bricolage mais il en reste toujours un peu car, comme je travaille seul la plupart du temps, il demeure souvent une part bricolée dans la manière de faire... Le côté autarcique. Un peu comme un agriculteur qui a besoin d'un truc, il va bricoler son machin comme il peut... Même quand

j'utilise les nouvelles technologies, j'essaie que cela ne fasse pas trop technologique ; Nantes : projets d'artistes ne ressemble quand même pas à une grosse superproduction avec images de synthèses, etc....

Mais, à cet égard, je me souviens avoir été assez critiqué au moment de mon exposition à la fondation Cartier en 2001 : certains déploraient le côté high tech de l'expo et regrettaient Les réveils, les choses comme ça des premières années de mon travail... Je reconnais moi-même qu'il y avait une force sûrement dans ces petits films des débuts qu'il n'y a plus maintenant. On s'encroûte un peu sans doute. Il y a le risque aussi quand on travaille avec des plus gros budgets, pour des événements importants, des commandes un peu lourdes, de s'éloigner d'une certaine poésie, d'une certaine recherche... Mais en même temps, on ne peut pas passer toute sa vie à faire des petits films super 8 tout pourris... Parce qu'on s'ennuierait très rapidement... »

*Propos retranscrits par Thierry Froger
avec l'aide de Bernard Descourvières, Tangi Gicquel et Philippe Neau*